

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 4 (1901)
Heft: 204

Artikel: Des profundis
Autor: Legueu, Joseph
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-285633>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

contre la religion que contre le repos public des honnêtes gens. Ils n'avaient qu'un but celui de rétablir le paganisme et l'idolâtrie (*).

Peu de temps après le diocèse de Bâle fut dans la douleur, et l'affliction quand on apprit qu'on était à la veille de perdre son premier pasteur et son Souverain, Mgr. Joseph de Roggenbach. Ce digne prélat languissait dans son exil de Constance depuis plusieurs mois. Il était si exténué qu'il perdait entièrement ses forces et devenait incapable de célébrer les divins mystères de nos autels quoiqu'il en eût grande envie. Enfin il arriva à une si extrême langueur et défaillance, qu'il voulut recevoir les derniers sacrements. Ce qu'il fit bien à temps à l'édification de tous les assistants, tant évêques réfugiés que laïcs présents à cette triste cérémonie. Attendant l'heure et le moment où il rendrait son âme à Dieu, il passa ses derniers jours dans de vifs sentiments d'amour de Dieu, se résignant en tout en sa sainte Volonté. La veille de sa mort il fit assembler les gens de sa cour qui l'avaient suivi partout dans son exil et en dernier lieu à Constance. Il leur fit à tous les plus touchantes exhortations sur l'inanité des grandeurs et des biens de la terre. Il ne pouvait assez leur répéter combien il était consolant d'avoir vécu pour Dieu lorsqu'on était couché sur le lit de la mort.

Tous les assistants fondaient en larmes tant ils étaient attendris des pieux discours de leur Père et Maître. Enfin il recommanda surtout à ses officiers de ne pas exercer la vengeance à leur retour dans l'Evêché contre ceux qui avaient été les instruments de la perte de la Principauté, de leur pardonner tout à l'exemple du Sauveur Jésus qui pardonna à ses ennemis ; *Farce illis* etc.

Se sentant enfin arrivé au moment de son agonie, il pria les prêtres de célébrer la messe ce matin là, ensuite de faire la recommandation de l'âme. Il les pria de lui lire ce qu'ils savaient de plus touchant de l'Ecriture Sainte et des Pères de l'Eglise pour l'exhorter à bien mourir.

(*) Ce que l'auteur de ces Mémoires avance n'a rien d'exagéré. Il suffit d'examiner ce qu'étaient le culte de la déesse Raison et les orgies qui l'accompagnaient. Dans l'église de Delémont, comme à l'autel dressé dans la cour du Château ou devant la porte des Capucins, on vit des filles nues s'asseoir sur l'autel de la patrie et recevoir l'encens des patriotes, aux fêtes des sans-culotides. Une prostituée nue ne s'est-elle pas assise sur l'autel de Notre-Dame à Paris pour y recevoir les vœux des furieux Jacobins. Mêmes scènes ignobles se renouvelèrent dans l'église des Jésuites à Porrentruy et partout où les patriotes étaient en nombre.

— Sans doute la *lavatera arborea* ?

— Je ne pense pas... Oh ! oh ! voilà qui est curieux !

M. Chardonnet blêmit d'émotion.

— Tu dois te tromper, fillette, *l'arborea* est la seule *lavatera* que l'on rencontre sur cette côte.

— Je ne me trompe pas, — une seule fleur à l'aisselle des feuilles moyennes.

— Une seule ?... mais, en ce cas !...

— Feuilles inférieures en cœur renversé...

Le savant poussa un véritable hurlement.

— La *lavatera olbia* ! la *lavatera d'Hyères* !... inconnue dans cette région !... et même très rare sur le littoral de la Méditerranée !...

Alors tremblant de convoitise :

Il me la faut ! cria-t-il. — une pièce unique ! un échantillon merveilleux !... Ah ! si j'avais mes jambes de vingt ans !...

— Vos jambes de vingt ans ne vous auraient servi de rien, mon oncle.

Et, du bout de son ombrelle, Geneviève mon-

Il les encourageait par les signes qu'il donnait, leur faisant ainsi entendre qu'il comprenait parfaitement tout ce qu'ils lui disaient pour le porter à accepter la mort avec résignation et le fortifier ensuite contre les horreurs de la mort.

Ce vénérable prélat serra encore la croix sur sa poitrine. On l'entendit prononcer ces beaux mots : *In te Domine speravi non confundar in eternum... Amplius Domine lava me...*

(A suivre).

DE PROFUNDIS

C'était en vain que l'aumônier des Petites Sœurs des Pauvres de la ville d'A..., avait durant de longues semaines multiplié ses exhortations à l'adresse du vieux Mauconduit (Antinoüs-Anthime) l'un des plus intelligents, mais aussi l'un des plus grincheux parmi les pensionnaires de l'asile. C'était en vain que les religieuses, souriantes sous leur costume reprisé de paysannes en deuil, avaient fait autour de cette âme d'octogénaire qui entrerait bientôt dans l'éternité, ce qu'en leur langage très simple, tout imprégné de surnaturel, ces saintes filles nomment « un siège de bonté ».

Le père Mauconduit accueillait avec une froideur uniforme, polie mais tout juste, les attentions plus délicates, les conseils amicaux de ces admirables servantes de Dieu qui, à l'aube de leur jeunesse pour la plupart, s'étaient faites en quelque sorte les mères des vieillards abandonnés.

Fier d'une demi-science qu'il avait récoltée par bribes, on ne savait où, le bonhomme méprisait ouvertement ce qu'il appelait la superstition, la bigoterie des sœurs. Il ne cachait pas à qui voulait l'entendre ce qu'il avait sollicité d'être admis dans cet « antre d'obscurantisme » qu'était l'asile d'A..., c'était parce que toute autre ressource lui faisait défaut, parce que ses enfants étaient mariés au loin, chargés de famille, parce que le pain même lui manquait. Autour de lui, d'anciens vagabonds, des rôdeurs de grands chemins, d'ex-forçats peut-être étaient revenus à la foi de leur enfance ; on les entendait chanter les pieuses strophes des cantiques, de leur voix cassée ; leurs mains tremblantes égreuaient un chapelet, dans le silence du sanctuaire ou dans la paix des grands couloirs si propres, si doucement

trait les flancs escarpés, lisses, sans presque une saillie, littéralement inaccessibles, de la falaise opposée.

— Il se trouvera bien un pêcheur pour aller me la cueillir... oh ! je donnerais n'importe quelle somme à celui qui me rapporterait cette fleur !

— Vous n'y pensez pas ? tenter un pauvre diable ! risquer une vie humaine pour satisfaire une fantaisie !

M. Chardonnet trépidait.

— Je te répète, ma fille, qu'il me faut cette plante à tout prix.

— Eh ! bien, dit-elle, l'œil brillant, soit. Je me charge, moi, mon oncle, de vous la procurer. Mais, à celui qui vous l'apportera, il est bien entendu que vous ne marchanderez pas le salaire ?

— Entendu ! promit le savant que la convoitise affolait ?

(La fin prochainement.)

éclairés. Seul Antinoüs-Anthime demeurait irréductible, comme il disait, fier de connaître ce mot savant ; seul il restait sourd aux appels d'En-Haut, que transmettait doucement jusqu'à son oreille la voix d'un vieux prêtre brûlant de zèle et charmant de cordialité.

Sous quelle impulsion la forteresse soudain céda-t-elle ? Ne scrutons point les desseins secrets de la Providence... Tout ce qui est établi, c'est que dimanche dernier, au matin, tandis que les pas lourds des vieux, les pas menus des vieilles, revenant de la chapelle, faisaient retentir les dalles des corridors sous le heurt de quatre cents salots, Mauconduit, entrant dans la sacristie encore parfumée d'encens, retira son bonnet grec devant l'aumônier, auquel il dit d'un ton bourru, dissimulant mal son émotion :

— Monsieur l'abbé, je n'aime point les prêtres en général, mais vous en particulier, vous me plaisez, parce que vous êtes bon, parce que vous croyez ferme à ce que vous prêchez, c'est facile à voir. Je pense que je n'ai plus pour un long bail de vie dans mon sac, et qu'un de ces jours je ferai le grand voyage d'où l'on ne revient pas. J'avais toujours eu l'intention de disparaître incrédule et impie comme j'ai vécu. N'ayez pas de fausse joie, monsieur l'aumônier ; je ne viens point me confesser encore ; peut-être que jamais je n'en arriverai là. Mais je ne sais pourquoi, il me semble ce matin que j'aurais plaisir à causer avec vous, durant un petit quart d'heure, de ce qui concerne votre état...

L'abbé Duthil sourit à l'imprévu de cette dernière locution, et, tout au fond de son cœur, il loua Dieu, sentant que comme celle des autres vieillards de l'asile cette âme aussi allait se rendre, qu'il n'aurait pas la douleur de voir un de ses « petits bons-hommes », le seul depuis dix ans, quitter la terre sans le pardon suprême. Et doucement il interrogea :

— Mon brave, savez-vous encore votre *Fater Noster* ?

— *Fater Noster... Pater Noster...*

— Allons essayez en français... Cela marchera peut-être mieux...

Cela marcha presque bien, en effet jusqu'après : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien... » Mais à ce moment, Antinoüs-Anthime s'arrêta, hésita, grommelant :

— Nom de nom ! je ne me rappelle plus la suite !

— Voyons ! vous avez retenu plutôt le : « Je vous salue Marie », la prière des âmes pures, celle des petits enfants...

— « Je vous salue, Marie... » Oui, ma mère me faisait dire cela jadis, ma mère morte trop tôt. Seulement, je n'irais pas encore jusqu'au bout... Pensez donc, monsieur l'aumônier, après soixante et dix années !... Pauvre maman ! Je suis tout remué de songer à elle, si bonne et si pieuse. Vous ne croirez peut-être pas, mais des « Je vous salue Marie », elle en disait au moins dix tous les jours, comme une bonne Sœur, quoi ! D'ailleurs, les coiffes bretonnes, telles qu'elle en portait toujours, ça ressemble b... remment à des cornettes, savez-vous !

— Ne sortez pas de la question, interrompit doucement le prêtre. Dites-moi, vieil ami, vous ne vous rappelez pas une seule prière, une toute petite ?...

Alors une sourire édenté, un sourire de triomphe, éclaira le visage de l'octogénaire, parmi sa longue barbe blanche de patriarche. Et le bonhomme commença, tournant

son bonnet grec entre ses doigts noueux :

— *De profundis clamavi ad te, Domine...*

Et jusqu'au bout du dernier verset, il récita le sublime psaume 129, le chant funèbre et consolant à la fois qui, de tous les deuils, fait naître toutes les espérances. Puis, comme le prêtre semblait stupéfait que Mauconduit eût redit imperturbablement, et en latin, cette prière, lui qui en avait si bien oublié d'autres, plus usuelles, le vieillard répliqua :

— C'est que voyez-vous, monsieur, j'ai été cocher...

— Le sourire de l'aumônier se fit de plus en plus interrogateur, et Antinoüs-Anthime continua :

— Oui, j'ai été cocher... C'est moi qui ai conduit à S..., durant cinquante années, le corbillard de troisième classe. Alors, plusieurs fois par semaine, j'entendais l'officiant et les chantes, au bord des tombes fraîchement ouvertes, redire ce cantique-là. Comme j'avais la voix juste, je m'unissais à eux, discrètement, du haut de mon siège. Ils récitaient d'autres oraisons encore, mais je n'ai point pu les retenir, parce qu'elles n'en finissaient pas. Quant au *De profundis*, je le répétais à chaque inhumation. C'était plus fort que moi. Si j'avais été infidèle à cette habitude, quelque chose m'aurait fait défaut. Je ne sais pourquoi, par exemple, car alors, comme aujourd'hui, ou comme hier, tout au moins, je n'étais pas croyant, et je n'avais guère l'intention de dire une prière. Mais vous m'avez demandé si j'en savais une, et je n'avais nulle raison pour ne pas vous satisfaire...

Dans la petite sacristie où filtrait, à travers les vitres dépolies, un demi-jour reposant, les deux vieillards demeurèrent un instant rêveurs, sans plus rien se dire. A l'un et à l'autre, ce silence était doux. Le prêtre songeait à la miséricorde de Dieu, infinie et mystérieuse, qui sans doute avait tenu compte à l'humble cocher de corbillard des milliers d'invocations qu'inconsciemment il avait murmurées, en mémoire de morts inconnus. Et puis l'abbé Duthil, lentement, avec des mots très simples, expliqua au pauvre Antinoüs-Anthime le sens des versets du *De Profundis*. Mauconduit l'écoutait sans l'interrompre, et on l'eût dit remué par l'évocation de souvenirs à la fois riants et tristes, par l'éveil de sentiments jusqu'alors ignorés. Et prenant congé du chapelain il murmura quelques mots seulement, qui, aux oreilles du bon pasteur, résonnèrent pleins de promesses et pleins d'espérances :

— A demain, si vous le permettez, monsieur l'abbé, car le temps presse ; mes forces déclinent et je ne serais pas fâché de reprendre avec vous le *Pater*...

Comme des ailes blanches d'oiseaux, des cornettes de religieuses s'agitaient doucement le long des galeries maintenant silencieuses. Agenouillées devant le tabernacle, côte à côte, entre deux rudes besognes, d'autres petites sœurs, jadis femmes du monde ou filles des champs, priaient pour l'âme de « leurs vieux »...

Joseph LEGUEU.

HYGIÈNE PRATIQUE

La propreté.

La propreté, la netteté de l'épiderme, la sensation de l'air libre arrivant jusqu'au

sang à travers les pores de la peau, est pour soi l'agrément et la santé et pour les autres un élément d'attraction.

Notre siècle est le triomphe de l'hydrothérapie, mais cependant beaucoup de gens — hommes et femmes — sacrifient par paresse au raffinement de la toilette et ne prennent soin que du strict extérieur, de la mince bande de peau qui se montre au public.

Et encore combien de femmes inspirent la répulsion parce qu'elles ont les oreilles grises et les ongles en demi-deuil... ou encore à la racine des cheveux, autour du visage, des ombres douteuses. Oh ! la poudre ne manque pas sur les joues, les parfums non plus, mais sous la vaporisation d'essences odorantes persiste le relent rance, l'odeur d'humanité sale, repoussante.

Le temps n'est plus où le bon Henri IV, qui sentait le bouc, écrivait à Gabrielle d'Estrées de ne pas se laver, ou Saint-Simon dans ses *Mémoires* déplorait « l'étrange habitude de se laver les mains puis qu'on ne se lavait jamais les pieds ». Le grand roi Louis XIV se lavait tout juste — et encore — le visage et les doigts. L'immense Versailles ne contient aucun cabinet de toilette et, à cette époque de suprême élégance pourtant, la baignoire était un ustensile d'officine bon pour les malades, à l'égal de l'instrument manié par Thomas Diafoirus.

Michelet nous raconte qu'au moyen âge certaines ablutions constituaient un grave péché dont il fallait tenir compte en face de sa conscience et des saints — tel le bienheureux Labre couvert de vermine — affichaient avec leur sainteté leur malpropreté. Le diacre Paris, au cimetière Saint-Médard, montre ses pieds nus — que baïsaient pourtant ses fidèles — couverts de plaies et de croûtes parce qu'il était resté deux ans sans ôter ses souliers... par pénitence.

Eh bien ! de nos jours, il y a encore des gens qui ne se lavent pas les extrémités inférieures et je connais des femmes qui reculent devant l'eau comme des chattes... seulement les chattes — souples félines à la robe toujours lustrée — ont l'avantage, bien que sœurs déchues, de posséder une langue râpeuse, brosse naturelle et rude, dont elles se servent à satiété.

Une certaine marquise, très connue dans le monde parisien, affiche très haut cette terrible chose de ne s'être jamais lavé le visage et les mains, parce que l'eau abîme la peau... Chaque matin, avant de sortir de la tiédeur des draps, une femme de chambre lui apporte une serviette de batiste qu'elle promène sur son visage et ses mains... et cela suffit. A cinquante ans n'a-t-elle pas une ride, mais l'embrasseriez-vous de bon cœur ?... moi pas. Madame la charbonnière qui se débarbouille tous les dimanches matin avec un morceau de beurre ne me semble pas plus attractive et je me demande quel atmosphère doit s'épandre au matin dans la chambre fermée où le sommeil a clos ses brunâtres paupières...

Mes petites amies, voyez-vous, c'est infiniment bon et doux de se sentir nette, d'oser regarder ses ongles et ses oreilles, de vaporiser sur son corps au sortir du tub un parfum léger à peine perceptible — car les violentes odeurs doivent être rejetées comme un masque. Cela donne d'abord la santé, puis la gaieté, croyez-le, la perception plus claire, la lucidité plus grande. Oh ! ne vous récriez pas et suivez-moi sur le terrain d'hygiène où sur cette terre — qui

pourtant nous roule toutes — nous devons essayer de garder l'équilibre.

L'eau a débarrassé notre épiderme et notre épithélium des poussières nuisibles, des couches déposées par l'atmosphère, de Paris principalement, sur nos membres. La vaporisation antiseptique d'un alcool parfumé a détruit les germes microbicides, nous voilà donc plus braves devant l'épidémie, toujours menaçante au contact d'inconnus voisins dans la rue, dans les véhicules, dans les lieux publics. Notre cerveau, selon l'essence employée a ressenti des impressions différentes ; si, par exemple, c'est le romarin des bois dont les effluves agissent sur l'esprit, nos idées seront plus nettes, plus aiguës, plus subtiles — nul n'ignore que ce parfum, admis par les prédicateurs en chaire, leur redonne l'élan entre les poses de leur sermon — tandis que l'encens — gomme odorante de l'Arabie et des rochers brûlants — invite aux désirs pieux, graves, mystiques, pendant que la verveine entraîne vers les sentiments affectueux.

De plus, nous garderons la certitude de n'être une gêne pour personne, d'apporter plutôt l'agrément dans le centre où l'obligation nous conduit, et cette pensée nous donnera l'aplomb, la confiance en soi, la sûreté, sources de réussite.

(A suivre.)

RENÉE D'ANJOU.

Une fête chez le Bon Dieu

dédié aux socialistes
du *Courrier Jurassien*.

Un jour le Bon Dieu eut l'idée de donner une fête dans son palais d'azur. Toutes les vertus furent invitées, les vertus seules ; les Messieurs ne furent pas conviés ; rien que des Dames.

Il vint beaucoup de vertus, de grandes et de petites. Les petites vertus étaient plus agréables et plus courtoises que les grandes, mais toutes semblaient très contentes et conversaient poliment entre elles, comme il convient entre personnes intimes et même parentes.

Mais voilà que le Bon Dieu remarqua deux belles dames qui ne semblaient pas se connaître.

Le maître de la maison prit une de ces dames par la main et la mena vers l'autre.

« La Bienfaisance », dit-il en désignant la première. « La Reconnaissance », ajouta-t-il, en montrant l'autre.

Les deux vertus furent indiciblement étonnées : depuis que le monde est monde, et il y avait longtemps de cela, elles se rencontraient pour la première fois.

TOURGUENEFF.

Etat civil

PORRENTROY

Mois d'octobre 1901.

Naissances.

Du 1^{er}. Gostely, enfant mort-né, fils de Armand, aubergiste, de Bolligen et de Louise née Chapuis. Du 3. Chariatte, Joseph-Ignace-Félix, fils de Joseph, cultivateur, de Porrentruy et de Marie née Salomon. — Du 5. Paillard Léon-Eugène-Edmond, fils d'Edmond, fabricant de secrets, de Ste-Croix, Vaud et de Marie-Anne